

## Sur les noms altaïques de la licorne

Par

Denis Sinor (Cambridge)

L'Eurasie Centrale, entourée des grandes civilisations sédentaires des mondes européen, islamique, indien et chinois, a non seulement servi de lien entre ceux-ci. Elle a eu sa part dans la formation de ces différentes civilisations en y contribuant des éléments qui, enfouis dans la masse des faits autochtones, sont, pour la plupart, difficiles à déceler. Bien entendu, l'Eurasie Centrale, à son tour, n'a jamais cessé d'absorber les éléments des civilisations environnantes, et c'est en étudiant des faits précis, des sujets limités, que l'on se rend compte de la variété des ingrédients dont se compose sa civilisation.

L'espace nécessairement limité d'un volume congratulatoire, le souci d'y apporter une contribution pas complètement éloignée du champ d'intérêt de notre illustre ami et confrère dont nous célébrons l'anniversaire, m'ont amené à lui présenter — avec mes meilleurs vœux — quelques données glanées le long d'une route bien tortueuse : celle de mes recherches. Il ne s'agit pas de traiter le sujet à fond. Les légendes sur la licorne sont tellement complexes, la littérature savante afférente est tellement riche, que je dois me limiter à l'examen de quelques noms de cet animal.

*Kilin*. Ce nom, simple emprunt du chinois 麒麟 *k'i-lin*, se retrouve dans chacun des trois groupes constituants de l'altaïque. Ainsi nous l'avons dans un livre de divination vieux-turc, où il est dit<sup>1</sup> : *ütözüngin küzadsar an kälän käyik müyizi tög ating küing kötrülgäi* « Si tu gardes ton corps, ton nom et ta renommée seront élevés telle la corne de la licorne ». On remarquera que dans ce passage la licorne est désignée par un composé que l'on peut envisager comme un hendiadyoin mais qui, plus vraisemblablement est un syntagme adjectival où *kälän* « licorne » qualifie *käyik* « bête fauve ». Le texte, indubitable-

<sup>1</sup> W. BANG und A. VON GABAIN, *Türkische Turfan-Texte* (SPAW. 1929, 241—289), lignes 41—43.

ment traduit du chinois adapte — et, en même temps, par l'adjonction de *käyik*, « turcise » et explique — le terme chinois.

Il n'est pas surprenant que le mot chinois ait pénétré en toungouze. Déjà présent en jou-tchen<sup>2</sup>, il a droit de cité en mandjou. Voici, cité d'après HAUER<sup>3</sup>, la définition que donne du *kilin* la *Han i araha manju gisun i buleku bithe* « C'est le premier parmi les quadrupèdes. Il a le corps d'un chevreuil, la queue d'un bœuf, la tête d'un mouton, les jambes d'un cheval, les sabots d'un bœuf, et une corne qui se termine en chair. Son corps est de cinq couleurs, sa hauteur est de douze pieds : de nature bienveillante, il n'écrase pas les vers et ne casse pas les plantes ».

Le mot n'est pas très répandu en mongol, mais le P. MOSTAERT signale en ordos *tšilin*<sup>4</sup>, emprunté directement du chinois. Le *Mongyol udqa-yin Juil qubiyagsan toli bitig*<sup>5</sup> signale pour le mongol écrit *kilin*, mais ce mot ne figure pas dans le dictionnaire classique de KOWALEWSKI<sup>6</sup> et il est certain que dans l'usage courant les parlers mongols désignent la licorne par d'autres noms.

*Kers*. Ce nom désigne soit la licorne soit le rhinocéros qui, on le sait, est souvent confondu avec l'animal mythique.

En mongol littéraire nous le rencontrons dans des composés : *kersün eber* « licorne », ou *kers göriügesün* « rhinocéros » — les deux enregistrés par KOWALEWSKI. Le second de ces composés est d'une construction identique à celle du turc *kilin käyik* et pourrait être traduit par « la bête unicolore ». Pour en ce qui concerne *kersün eber*, KOWALEWSKI et ses sources ont été victimes d'une confusion, assez fréquente, entre l'animal et sa corne. *Eber* en mongol est « corne », et le composé est simplement : « la corne du *kers* = la corne de la licorne ». D'ailleurs KOWALEWSKI<sup>7</sup> signale également un composé *kers ebürtü* « rhinocéros ». Le dictionnaire de la Evangelical Alliance Mission<sup>8</sup> donne *kers* « rhinocéros, unicorn ».

<sup>2</sup> WILHELM GRUBE, *Die Sprache und Schrift der Jußen* (Leipzig 1896), no. 167.

<sup>3</sup> Handwörterbuch der Mandchusprache (Wiesbaden 1952—1956), p. 586.

<sup>4</sup> D'après ANTOINE MOSTAERT, *Dictionnaire ordos* (Peking 1941).

<sup>5</sup> Pékin 1956; désormais : MUJ.

<sup>6</sup> Dictionnaire mongol-russe-français (Kazan 1844—1849).

<sup>7</sup> Op. cit. p. 1373.

<sup>8</sup> *Mongol-English Practical Dictionary with English Word Reference List* (s. l. 1949—1953).

Ce nom ne se retrouve pas seulement dans des composés. Au 14<sup>e</sup> siècle, le *Houa-yi yi-yu* enregistre *kers*, que HAENISCH traduit par « Einhorn »<sup>9</sup>. Le chinois, toutefois, a 犀 *si* que LEWICKI<sup>10</sup> traduit justement par « rhinocéros ». Le MUJ donne la forme *keris* « rhinocéros » (*si*). Peut-être par le truchement des dictionnaires, le mot a trouvé son chemin en turc; le dictionnaire sino-ouïgour publié par KLAPROTH<sup>11</sup> a *kers* « rhinocéros ».

LAUFER, qui a tant fait pour éclaircir les problèmes complexes liés à la licorne, commit une curieuse erreur en affirmant<sup>12</sup> que le mot mongol *kiris*, etc. était « seemingly indigenous ». Deux pages plus loin dans le même ouvrage LAUFER cite l'arabe حريش *haris* qui, cela me semble évident, doit être à la base des formes mongoles. L'acception du mot arabe n'est pas constante, mais il est certain qu'il désigne un animal unicorne quelconque. Le *haris* est décrit, entre autres, par Hamdullāh al-Musta'fi al-Kazwini<sup>13</sup> qui, on le sait, indique souvent les noms turques et mongoles des animaux dont il parle. Malheureusement il s'abstient de donner les équivalents de *haris* et c'est sans doute à cause de cela que l'identification avec *keris*, *kiris*, *kers* a échappé aussi bien à POPPE<sup>14</sup> qu'à PELLIOU<sup>15</sup> dans leurs ouvrages respectifs consacrés à la nomenclature turco-mongole de cette œuvre persane.

*Qat*. Cette forme se rencontre dans le vocabulaire sino-ouïgour édité par KLAPROTH<sup>16</sup> dans le sens de « licorne » (*k'i-lin*). On a essayé de retrouver ce mot dans le texte turc de la légende d'Oghouz kaghan, légende dans laquelle la licorne joue un rôle important. BANG et RACHMATTI<sup>17</sup> remarquent avec raison qu'il est impossible de voir le même

<sup>9</sup> Sino-mongolische Glossare, I. Das Hua-I ih-yü (Abh. DAW. 1956, Nr. 5), p. 12.

<sup>10</sup> La langue mongole des transcriptions chinoises du XIV<sup>e</sup> siècle. Le Houa-yi yi-yu de 1380, II. Vocabulaire-Index (Wrocław 1959), p. 56.

<sup>11</sup> Abhandlung über die Sprache und Schrift der Uiguren (Paris 1820), p. 16.

<sup>12</sup> Chinese Clay Figures (Field Museum of Natural History, Publication 177, Chicago 1914), p. 122.

<sup>13</sup> J. STEPHENSON, The Zoological Section of the Nuzhatu-l-Qulūb of Hamdullāh al-Musta'fi al-Qazwini (London 1928), p. 28.

<sup>14</sup> Mongol'skie nazvanija životnykh v trude Khamdallakha Kazvini (Zapiski Kollegii Vostokovedov, I, 1925, 195-208).

<sup>15</sup> Les formes turques et mongoles dans la nomenclature zoologique du Nuzhatu-l-kulūb (BSO. VI, 1931, 555-580).

<sup>16</sup> Op. cit. p. 15.

<sup>17</sup> Die Legende von Oghuz Qaghan (SPAW. 1932, 683-724), pp. 706-707.

nom dans chacune des neuf formes dans lesquelles le nom de cet animal apparaît dans le texte. Il me semble que la première de ces formes (ligne 22) peut être lue, comme l'a fait PELLIOU<sup>18</sup>, *qaat* ou *qyt*. Selon PELLIOU l'origine de ce mot est inconnue, et le sanscrit *khadga* « rhinocéros » semble exclu ici. Je ne puis souscrire à cette opinion. La graphie du nom de l'animal dans la ligne 41 peut, sans effort, être lue *qadya*. Le nom sanscrit se rencontre donc dans le texte, et en vue des déformations graphiques que montrent certaines des neuf formes, je n'hésite pas à voir en *qaat*, *qyt* une forme abrégée, peut-être métathétique, du mot sanscrit. Celui-ci se retrouve d'ailleurs dans un texte vieux-turc où il est question d'un *bir kiki ally kayak* « une bête appelée *kiki* ». F. W. K. MÜLLER y a bien reconnu le *khadga*<sup>19</sup>. Notons que Musta'fi al-Kazwini<sup>20</sup> parle d'un animal bicorne *qat'a*, considéré par ETTINGHAUSEN<sup>21</sup> comme une variante de la licorne et dont le nom vient certainement du sanscrit *khadga*<sup>22</sup>.

*Serü*. KOWALEWSKI signale ce mot dans le mongol littéraire et le traduit par « rhinocéros ». La chronique de Saṅg sečen<sup>23</sup> raconte la rencontre de Gengis khan avec « une bête unicorne appelée *serü* » : *yaṅṅa ebürtei serü nerelü görügesün*. Le texte parallèle mandjou<sup>24</sup> traduit *serü* par *seru*, mot qui ne figure pas dans les dictionnaires européens de cette langue (GABELENTZ, ZAKHAROFF, HAUSER).

Il est généralement admis que le mot mongol soit un emprunt fait au tibétain : *bsa-ru*<sup>25</sup>. C'est surtout à cause de cette forme tibétaine que l'on donne une vocalisation palatale au mot mongol dont la

<sup>18</sup> Sur la légende d'Uyuz-khan en écriture ouïgoure (TP. XXVII, 1930, 247-358), pp. 265-267.

<sup>19</sup> Uigurica III (APAW. 1920, Nr. 2), p. 74.

<sup>20</sup> Op. cit. pp. 48-49, et 33-34.

<sup>21</sup> The Unicorn (Froer Gallery of Art Occasional Papers, I, No. 3, Washington 1950), p. 61. C'est de loin le meilleur travail que nous ayons sur la licorne.

<sup>22</sup> Sur ce mot cf. E. BENVENISTE, Le nom d'un animal indien chez Élien, (Donum Natalicium Schrijnen, Nijmegen-Utrecht 1929, pp. 371-376). Le composé artificiel *khatgathenu* rappelle le turc *kilin kâykik* et le mongol *serü görügesün*. La distinction sanscrite entre le mâle et la femelle de cet animal trouve ses parallèles en mongol, en mandjou et en chinois. Cf. infra.

<sup>23</sup> I. J. SCHMIDT, Geschichte der Ost-Mongolen und ihres Fürstenhauses... (St. Petersburg-Leipzig 1829), p. 89.

<sup>24</sup> ERICH HAZENISEN, Monggo han sai da sekiyen, die Mandschufassung von Sečen Sagang's mongolischer Geschichte (Leipzig 1933), p. 45.

<sup>25</sup> LAURZA, op. cit. p. 122.

graphie permettrait une lecture *saru*. Ce mot rappelle le persan *saru* « corne » et ses affiliés iraniens. Une liaison éventuelle entre le nom de la licorne et le mot iranien pour « corne » — liaison que je signale à titre purement hypothétique — aurait cela d'intéressant, qu'elle joindrait le nom de la licorne à un mot de civilisation répandu sur un territoire immense : lapon *soarve*, finnois *sarvi*, mordvine *suro*, zuryène *sur*, votiak *sur*, hongrois *szaru* « corne » et *szaru* « corne (matière des cornes) »<sup>26</sup>. Nous aurions donc là un mot semblable au fameux *qutu*<sup>27</sup>, répandu dans une grande partie de l'Asie et qui illustre bien le changement sémantique rhinocéros/licorne ~ corne (de la licorne ou d'un autre animal). L'importance économique de la corne paraît avoir été considérable.

Le dictionnaire pentaglotte de Pékin a : chinois 神羊 *chen yang* = mandjou *šengkitu* = tibétain *bse-ru* = mongol *serü görügesü* = turc *ägilik käyik*. L'animal que certains textes chinois désignent sous le nom de *chen yang* « chèvre divine » est souvent imaginé unicolore<sup>28</sup>. La publication du dictionnaire pentaglotte apporte une justification tardive à la suggestion faite par SCHLEGEL<sup>29</sup> et violemment rejetée par LAUFER<sup>30</sup> selon laquelle l'animal mythique 獬豸 *hiaï tchai*, décrit comme le *chen yang*, serait identique au *bse-ru*. A ma connaissance le terme turc n'est pas attesté ailleurs. Je le traduirais comme « bête propice, de bonne augure, favorable », en considérant *ägilik* un dérivé de *ägi* « bon, bien »<sup>31</sup>. Signalons en mongol une dénomination

<sup>26</sup> Pour le rapprochement des formes finno-ougriennes et iraniennes voir MUNKÁCSI. *Árja és kaulázusi elemek a finn-magyar nyelvekben*, I (Budapest 1901). — Cette correspondance est intéressante à plus d'un titre. Elle mérite notre attention par les leçons qu'on pourrait tirer — s'ils le voudraient — ceux qui ont des idées rigides, sinon fixes, sur le caractère immuable du vocabulaire dit de « base ». Le concept « corne » a beau être connu partout, le mot qui le désigne peut quand même être emprunté.

<sup>27</sup> Le mot *qutu* fait partie intégrante du complexe de la licorne. Rappelons ici les travaux de BERTHOLD LAUFER, *Arabic and Chinese trade in walrus and narwhal ivory*, avec Addenda par PAUL PELLIOT (TP. XIV, 1913, 315—384 et 365—370) et Supplementary notes on walrus and narwhal ivory (TP. XVII, 1916, 348—389).

<sup>28</sup> Cf. Clay figures, p. 115.

<sup>29</sup> G. SCHLEGEL, *Uranographie chinoise* (Leyden 1875), pp. 587—588.

<sup>30</sup> Clay figures, pp. 115 et 120.

<sup>31</sup> Attesté par exemple dans M. TH. HOUTSMA, *Ein türkisch-arabisches Glossar* (Leyden 1894), p. 58.

similaire. Outre le nom *keris* déjà mentionné, le MUJ enregistre *belegtü görügesü*, et l'identifie avec le mongol *kilin* et le chinois 麒麟 *ki* « licorne mâle ». L'entrée suivante *biligtei görügesü* est traduite par 麟 *lin* « licorne femelle ». *Beleg* « don, présent » doit être pris ici dans le sens, attesté ailleurs, d'« augure ». Dans *biligtei*, la présence du suffixe féminin *-tei* est intéressant à noter, mais je ne m'explique pas très bien la raison du changement dans l'adjectif : *beleg* ~ *bilig* « sagesse ».

\**Kand(a)* ~ \**gand(a)*. Cette forme hypothétique me semble correspondre au nom de la licorne tel qu'il apparaît dans la ligne 32 de la légende d'Oghouz kaghan. L'emploi de l'explosive palatale *k/g* devant *a* n'est pas surprenant dans la graphie des mots d'emprunt or, sans aucun doute, nous avons à faire ici aux mots sanscrits *ganḍa*/*ganḍaka* « rhinocéros ».

Sans doute doit-on rapprocher de ces mots l'un des noms mongolo-toungouzes désignant un cervidé. Le mongol littéraire connaît *qandayai* « élan », mot attesté déjà dans l'Histoire secrète et glossé dans la traduction interlinéaire par « nom d'une bête sauvage »<sup>32</sup>. Le contexte permettrait peut-être une traduction par « licorne », et ceci d'autant plus que le mot se rencontre dans un des passages allitérés et poétiques de la chronique. Quoiqu'il en soit les dialectes mongols connaissent le mot dans l'acception « élan ». Ainsi : bouryate<sup>33</sup> *xandagay*, khalkha littéraire<sup>34</sup> *xandgay*, kalmouk<sup>35</sup> *xandv*. Mandjou *kandahan* a des correspondants dans les langues parlées toungouzes, par exemple evenki *kandagā*<sup>36</sup>, even (forme dialectale) *xattikān*<sup>37</sup>.

Il n'est pas impossible que ce groupe de mots que je ne puis tracer en turc<sup>38</sup> soit, en fin de compte, d'origine livresque. Le change-

<sup>32</sup> Cf. les remarques faites par le P. A. MOSTAERT, *Sur quelques passages de l'Histoire secrète des Mongols* (HJAS. XIII, 1950), p. 322.

<sup>33</sup> Selon C. B. CYDENDAMBÆV, *Russko-burjat-mongol'skij slovar'* (Moskva 1954).

<sup>34</sup> Selon A. R. RISSINÈ, *Kratkij mongol'sko-russkij slovar'* (Moskva 1947).

<sup>35</sup> Selon G. J. RAMSTEDT, *Kalmückisches Wörterbuch* (Helsinki 1935).

<sup>36</sup> Selon G. M. VASILEVIČ, *Evenkijsko-russkij slovar'* (Moskva 1958).

<sup>37</sup> Selon V. I. CINCUS-L. D. RÛSÈS, *Russko-švonskij slovar'* (Moskva 1952), s. v. *loš'*.

<sup>38</sup> Je ne puis résister à la tentation de faire état — presque à titre d'une boutade — du fait que nous trouvons en kirghiz un mot *qandayay* « pantalon d'homme fait en peau de chèvre » (Judakhin, *Kirgiz: sözlüfö*, Istanbul 1945—1948). Or, la licorne n'est pas seulement caprine dans l'iconographie ; elle peut porter,

ment sémantique de « rhinocéros/licorne » à « cervidé » ne soulève aucune objection, nous en avons d'autres exemples<sup>39</sup>. Le mot sanscrit a pénétré également en arabe où كندة *ganda* est un des noms de la licorne<sup>40</sup>. Pour revenir aux formes turques, la graphie à explosive palatale, caractéristique des mots empruntés au sanscrit, la rareté relative des mots arabes en vieux-turc, et, tout particulièrement le caractère nettement anté-islamique du début de la légende d'Oghouz kaghan, me font préférer l'hypothèse d'un emprunt fait au sanscrit à celle, possible, d'un emprunt fait à l'arabe.

*Gergedan* ~ *gergedan*. Les noms osmanlis du rhinocéros ne sont que des emprunts. Il existe un nom arabo-persan *karkadan*(n), كركدن ~ كركدن, désignant un animal représenté tantôt comme un rhinocéros, tantôt comme une licorne<sup>41</sup>. Je ne connais pas d'occurrence en ture au sens de « licorne », mais cela est peut-être dû à la carence de nos dictionnaires. Au sens de « rhinocéros », le mot est attesté dans la zone d'influence islamique: uzbek<sup>42</sup> *karkidon*, turkmen<sup>43</sup> *kergeden*, azéri<sup>44</sup>, tatar<sup>45</sup> *karkadan*. RADLOFF (Worterbuch) traduit à tort la forme tchagatay *karkadan* par « hippopotame »<sup>46</sup>.

*Kerk*. Se trouve en tchagatay<sup>47</sup> au sens de « rhinocéros ». Le

nous l'avons vu, le nom même d'une chèvre. On peut donc imaginer que la licorne dégradée en chèvre ait donné son nom à une pièce d'habillement faite en peau de chèvre. L'évolution sémantique n'aurait rien d'extraordinaire. La licorne mythique deviendrait donc pantalon kirghiz: Sic transit gloria...

<sup>39</sup> Cf. Clay figures, pp. 114—115. ETTINGHAUSEN, op. cit. pp. 96—97.

<sup>40</sup> Cf. ETTINGHAUSEN, op. cit. p. 94.

<sup>41</sup> Sur les formes arabo-persanes de ce nom ainsi que sur son origine indienne cf. ETTINGHAUSEN, op. cit. pp. 6—8 et 94—95.

<sup>42</sup> Selon R. ABDURAKHMANOVA, Russko-uzbekskij slovar' (Moskva 1954), s. v. *nosorog*.

<sup>43</sup> Selon N. A. BASKAKOV-M. JA. KHAMZAEV, Russko-turkmenskij slovar' (Moskva 1956).

<sup>44</sup> Selon ORUĐZEV-MELIKOV-ƏFENDIEV, Russko-azerbajdžanskij slovar' (Baku 1956).

<sup>45</sup> Selon N. K. DMITRIEV, Russko-tatarskij slovar' (Kazan 1955).

<sup>46</sup> Du ture le mot est passé en russe. Sur les problèmes que pose cette présence on verra B. O. UNBROAUN, Wie hieß das Rhinoceros im Altrossischen? (Festschrift für Max Vasmer zum 70. Geburtstag, Wiesbaden 1956, pp. 548—551), qui lui aussi met en doute la validité de la traduction par « hippopotame ». Sur *karkadan* et *karg* cf. aussi BENVENISTE op. cit.

<sup>47</sup> D'après PAVET DE COURTEILLE, Dictionnaire turc-oriental (Paris 1870).

dictionnaire de RADLOFF l'enregistre pour le sarte. C'est un emprunt du persan كرك *karg*.

*Bulan*. Qašyari donne de *bulan* la définition suivante<sup>48</sup>: « Einhorn im Lande der Qyřcaq, in dessen Horn sich Regen und Schnee sammeln, so daß sie untereinander davon trinken können ». Ce mot, dont les variantes ont été rassemblées par JOKI<sup>49</sup>, se retrouve dans la plupart des parlars tures au sens de « élan ». Du ture le mot est passé en samoyède kamass et en hongrois, où la vocalisation palatale (*bolény* « bison ») rappelle bachkir *bulän*<sup>50</sup>.

M. SZYSZMAN<sup>51</sup> voit avec raison ce mot dans le nom d'un roi khazar. Sans connaître le travail précité de M. JOKI il couvre partiellement le même terrain et va même un pas plus loin, en rapprochant *bulan* « élan » et *bulan* « la robe jaune pâle (d'un cheval) ». L'idée est défendable, mais M. SZYSZMAN s'avance sur un terrain dangereux qu'il ne paraît pas connaître à fond. Il rapproche *bulan* et mandjou *fulan* « cheval de pelage clair, ayant une crinière et une queue plus foncées » en ignorant que ce mot a été rattaché par PELLIOT<sup>52</sup> et d'autres au mongol *ulayun* « rouge », *hula'an* en moyen-mongol, *fulän* en mongol, etc. PELLIOT tient « la parenté avec le ture *bulan* pour vraisemblable, mais ceci pose à nouveau le cas de la survivance de \*φ. ~ \*p- en ture sous la forme *b-* au lieu de *φ* ». Il y a quinze ans je me suis occupé moi-même de ce problème dans un travail écrit dans des conditions difficiles (j'étais dans la clandestinité et c'est PELLIOT qui a corrigé les épreuves), et dont la présentation laisse beaucoup à désirer mais dont je ne désavoue pas les conclusions<sup>53</sup>. L'une d'elles, à savoir que le *b-* ture correspondant au *p-* des langues mongolo-tougouzes est plus fréquent qu'on ne l'avait pensé, mérite d'être rappelée ici.

<sup>48</sup> D'après C. BROCKELMANN, Mitteltürkischer Wortschatz (Budapest 1928).

<sup>49</sup> AULIS J. JOKI, Die Lehnwörter des Sajansamojedischen (MSFOu. 103, Helsinki 1952), pp. 108—109.

<sup>50</sup> Cette forme est citée d'après le vieux (1899) dictionnaire bachkir de Katarinskij. Il y a lieu de remarquer que le bachkir moderne a *bolan* (cf. N. K. DMITRIEV, Russko-baikirskij slovar', Moskva 1948, s. v. *olen*).

<sup>51</sup> Le roi Bulan et le problème de la conversion des Khazars (Ephemerides Theologicae Lovaniensis, XXXIII, 1957, 68—76), pp. 70—72.

<sup>52</sup> Les mots à H initiale, aujourd'hui amués dans le mongol des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles (JA. 1925, I, 193—263), pp. 223—224.

<sup>53</sup> Ouralo-altaïque — indo-européen (TP. XXXVII, 1944, 226—244), pp. 234—236.

Quoi qu'il en soit, *bulan* au sens de « élan » est bien attesté et l'on ne saurait mettre en doute la validité de la définition donnée par Qašyari. Le changement sémantique licorne ~ cervidé dont j'ai admis plus haut la possibilité apparaît ici comme un fait incontestable.

M. JOKI<sup>54</sup> propose pour *bulan* une étymologie chinoise phonétiquement acceptable. Mais, comme tant d'autres savants, il commet l'erreur de créer, pour les besoins de la cause, un composé chinois. Le composé 麒麟 *pao lin* dont il veut dériver *bulan* n'a, à ma connaissance, jamais existé, et je ne puis souscrire à une théorie qui veut faire dériver un mot d'un autre — inexistant.

Nous venons de passer en revue quelques noms altaïques de la licorne. Cette liste n'est pas complète, parmi d'autres dénominations de cet animal on peut relever mongol *ebertig*, mandjou *sacintu*, *tontu*, *tubitu* et une intéressante donnée turque du dictionnaire londonien du Bureau des Traducteurs. Le chinois *k'i-lin* y est rendu par turc 阿兒侏兀兒 que je lis \**artumur* mais dont je ne sais pour l'instant que faire.

De toute évidence les langues altaïques ne possèdent pas un nom original pour désigner la licorne; les emprunts sont faits au chinois, au sanscrit, à l'arabe, au persan, au tibétain. Seul *bulan* paraît être une exception mais le sens original de ce mot devrait être « élan ».

<sup>54</sup> Op. cit. p. 109.

## Zur Einteilung der semitischen Sprachen

Von

Wolfram von Soden (Wien)

Die uns bekannten semitischen Sprachen wurden seit der Entzifferung der babylonischen Keilschrift meist in fünf Gruppen eingeteilt, nämlich das Akkadische, Kanaanäische, Aramäische, (Nord-) Arabische und Südarabisch-Äthiopische. Dabei wurde das erstere als Ostsemitisch den als westsemitisch bezeichneten übrigen Sprachen gegenübergestellt; bei diesen wurden die beiden letzten Gruppen als Südsemitisch vom Nordwestsemitischen des Kanaanäischen und Aramäischen unterschieden. Das Stemma, in dem man diese Beziehungen der Sprachgruppen des Semitischen zueinander gern darstellte, wurde schon vor Jahrzehnten dadurch etwas fragwürdig, daß wichtige Isoglossen sichtbar wurden, die gerade dem Stemma nach einander fernerstehende Sprachen verbanden; dazu gehört z. B. der dem Akkadischen und Äthiopischen gemeinsame Gebrauch des Präsens *jaqattal*, das den anderen Sprachgruppen früh verloren ging. B. LANDSBERGER zog daher noch vor dem Bekanntwerden des Ugaritischen vor, diese fünf Gruppen kreisförmig so anzuordnen, daß das Südarabisch-Äthiopische vom Akkadischen und vom Nordarabischen flankiert wurde, das Kanaanäische aber vom Akkadischen und Aramäischen, das seinerseits zum Nordarabischen überleitete. Die Einreihung der bekannten Einzelsprachen je in eine dieser fünf Gruppen erschien lange nicht problematisch.

Schwierigkeiten machte zuerst das Nordwestsemitische. HANS BAUER folgte aus seiner Auffassung der sog. Tempora des Semitischen (zuerst in „Die Tempora im Semitischen“, Berlin 1910), daß im (Alt-) Hebräischen eine Sprachenmischung zwischen Kanaanäisch und Aramäisch vorliegen müsse. Diese These wird, mehr oder minder modifiziert, auch heute noch oft vertreten und z. T. durch historische Argumente gestützt. Ihre Kritik muß bei dem Ausgangspunkt BAUERS, dem Problem der sog. Tempora, ansetzen und soll an anderer Stelle unternommen werden (vgl. vorläufig den knappen Auszug aus meinem Vortrag „Tempus und Modus im Semitischen“ in „Akten des 24. Int. Or.-Kongr. München“, S. 263—265). Eine weitere Schwierigkeit wurde